

savez à quoi ils s'exposent. Les journalistes, talonnés par une foule d'occupations, imprimeront les vers sans les lire, et les poètes seront ridicules. Nous ne sommes pas plus méchant qu'un autre, et nous avons été souvent tenté d'imprimer d'atroces vers difformes, se tenant debout avec force chevilles, à seule fin de nous venger de ces poètes en dépit du talent et de l'inspiration.

Pour donner une idée du genre de poésie dont on nous accable, nous n'en citerons qu'un échantillon, et ce n'est pas le plus mauvais. Il était accompagné de la lettre que voici :

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi d'adresser à votre excellent journal cette petite "Méditation poétique" que je dérobe à un de mes souvenirs intimes de collège. L'auteur, un de mes amis, et qui n'eût jamais la plus humble prétention d'être poète, me pardonnera certainement cette légère indiscretion.

Pour ma part, il me semble que je ne fais que rendre justice au mérite littéraire de cette heureuse inspiration poétique, en lui donnant la publicité par la voix si distinguée de *L'Opinion Publique*.

Voici ces vers :

MÉDITATION POÉTIQUE

(AU CAP. TACHÉ)

Souvent lorsque du soir l'ombre atteint la falaise
Que la vague, sans bruit, caresse en soupirant ;
Souvent je viens ici chercher une heure d'aise
Et d'un souffle d'air pur sécher mon front brûlant.

Le fleuve roule au loin ses flots noirs et rapides,
Tandis que près de moi, comme un miroir tremblant,
Son onde réfléchit, en ces replis limpides,
L'image du rocher où je rêve en pleurant.

Navré des maux du jour et, seul, perdu dans l'ombre
Pourquoi donc confier au silence du soir
Des malheurs qui trop tôt rendent mon âme sombre ?
Pourquoi viens-je en ces lieux dépouiller tout espoir ?

Je songe à vous, plaisirs, biens que chacun réclame
A vous force et talent ! qu'êtes-vous devenus ?
Pourquoi donc aujourd'hui seuls, restez en mon âme,
Amertume et chagrins, vous que j'ai trop connus !

Où sont donc tes plaisirs ? monde, quels sont tes charmes ?
Aimer, rire et pleurer, est-ce donc là jouir ?
De ces coupes en feu puis-je approcher mes larmes ?
Non, ma lèvre en tremblant les sentirait fuir.

Qu'on ne me parle plus d'heureuse destinée ;
Car, lorsqu'au fond d'un cœur a mordu le chagrin,
C'en est fait pour toujours : le trait de Mantinée
S'arrache avec la vie, on n'y met point la main !

Quand la vague abattue a suivi la marée
Le rocher limoneux surgit tout ruisselant
De l'Océan de pleurs dont mon âme est navrée
Pour moi toujours en vain j'attends le flot baissant.

Mon Dieu ! vous qui marquez un endroit sur la grève
Où toute mer s'arrête en son plus grand courroux,
Aux maux toujours croissants de mon cœur faites trêve :
Hélas ! qui donc pourrait vivre et souffrir sans vous !

Les deux dernières strophes — la dernière surtout, valent mieux, mais pas assez cependant pour racheter les faiblesses de l'ensemble.

Nous espérons que notre correspondant s'apercevra en relisant ces vers qu'il attribue peut être à un ami par modestie, qu'il ne nous a point passé un chef-d'œuvre. Il aurait mieux fait de ne point les arracher à une obscurité qui ne devait point leur peser. Soyons juste, ces vers indiquent un certain talent, mais qui a besoin d'être cultivé. Rappelons à ce poète de l'avenir que dans une pièce de vers aussi courte, les moindres négligences ne sont pas supportables. La poésie légère n'a souvent sa raison d'être que dans la forme, et cette forme doit être irréprochable !

Que signifient ces "flots qui sont à la fois limpides et noirs ?" N'est-ce pas là un contre-sens ? et ces "larmes qu'il ne veut pas approcher d'une coupe en feu !" Il a bien raison au point de vue de la prudence, mais comme on ne boit point par les yeux, l'expression est on ne peut plus mal choisie.

Notre correspondant est un étudiant en droit d'une de nos universités. Nous le prévenons ici que nous avons porté plainte contre lui et que nous avons demandé au Recteur de le condamner pour sa guérison et sa pénitence à mettre en vers le *Code municipal*. Ce sera notre seule vengeance.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Enfin, l'agitation électorale est terminée ; Dieu en soit loué ! Les électeurs, tous libres, tous indépendants, nous l'espérons, ont choisi leur représentant au Parlement local. Les orateurs de toute nuance n'en sont pas fâchés, nous en sommes sûr, car c'est une rude tâche d'avoir à parler en plein vent, au mois de novembre.

* *

Le 29 novembre dernier, il y avait grande fête littéraire et musicale à l'Institut-Canadien d'Ottawa. MM. Fréchette, Buies et Prume, invités par le président de

l'Institut, M. Lusignan, à faire les frais de cette fête, ont bien mérité de l'Institut qui les a acclamés, nous dirions avec enthousiasme, si ce mot n'était pas devenu si banal. Ottawa a aussi fourni son contingent à la fête. Mesdames Christin, Lapierre, Doyon et MM. Provost et Gauthier n'ont pas peu contribué à la rendre intéressante.

* *

Le dernier numéro de *l'Atlantic Monthly* contient un article intitulé : *The habitant of Lower Canada*, qu'il nous a fait plaisir de lire. Il est écrit dans un excellent style et dans un esprit non moins excellent. Au moment où tant d'écrivains s'ingénient à vilipender l'habitant du Bas-Canada, nous devons savoir gré à M. Farrer, l'auteur de l'article, de nous avoir si bien vengés des insultes de tous ces écrivains qui parlent de nous sans nous connaître. Ce n'est pas la première fois que les Canadiens sont l'objet des études sympathiques de M. Farrer. Ancien rédacteur du *Mail*, le jeune écrivain a souvent écrit dans ce journal des articles très remarqués — et à bon droit — sur le Canada-Français. M. Farrer est aujourd'hui attaché à la rédaction du *World*, de New-York.

* *

Nos voisins les Américains en paix avec le monde, et n'ayant que peu d'affaires intérieures importantes à régler, suivent avec une fiévreuse attention le cours du procès de Guiteau. L'impression se fait de plus en plus que l'assassin de Garfield est un insensé. Chaque déposition modifie l'opinion de la foule, qui ne voulait pas tout d'abord entendre parler de la folie de Guiteau. Toutes ces dépositions, dit un journal américain, montrant cet homme toujours et toujours, dans toutes les circonstances et à tous les âges de la vie, depuis sa première enfance jusqu'à l'âge de quarante ans, courbé sous le fardeau d'une difformité morale et intellectuelle qui le rend perpétuellement importun et suspect — perpétuellement à charge aux autres et à lui-même — toutes ces dépositions, disons-nous, battant sans cesse la même note et rendant sans cesse le même son, font qu'inévitablement on est amené à le considérer comme en dehors des conditions d'après lesquelles doit se jauger une intelligence ou une conscience. Plus nous relisons les détails de la vie de Guiteau, successivement déroulés à chaque audience, et plus ce sentiment s'impose à notre jugement. Sans remonter plus haut que l'audience de samedi, finissant la seconde semaine du procès, nous trouvons là, réunies en un faisceau, assez de réminiscences du passé de Guiteau et de sa famille pour le montrer lui et son entourage comme une tribu de maniaques, un groupe de phénomènes différents du reste de l'humanité. C'est d'abord M. North, qui a vécu côte à côte avec eux pendant des années, qui raconte de ses voisins des choses fabuleuses ; d'abord le père et le fils qui se battent comme des boules-dogues, à propos de rien, à la table de famille, entre les grâces et le souper ; ce qui n'empêche pas le témoin de dire immédiatement après avoir raconté cette scène patriarcale : " Je n'ai jamais connu un homme plus honnête et plus sincère que Luther Guiteau." Le même témoin va au Niagara avec le père Guiteau ; ils visitent ensemble la grotte des vents ; Guiteau tombe en extase et, pendant un quart d'heure, il reste aussi immobile que le roc. Il faut l'emporter pour l'arracher à cette espèce de pétrification. Nous avons déjà raconté l'histoire de cette jeune fille, sa propre fille, Flora, et de cette dame, Mme Plummer, que Luther Guiteau prétend guérir de maladies graves en ordonnant à la maladie de sortir d'elle. Pendant ces exorcismes il est pâle et il tremble de tous ses membres. A la communauté d'Onéida, où, dit le témoin, il montre toutes sortes d'aptitudes, mais où on le juge propre surtout à éplucher des pommes de terre à la cuisine avec un tablier blanc du menton aux pieds, il médite sur les destinées humaines, et conclut que l'institution de l'amour-libre est " le germe qui doit réaliser l'idée communistique des choses."

Notez que le témoin lui-même, comme emporté dans le même tourbillon d'insanité, déclare au tribunal que sa foi ne diffère guère de celle de Guiteau qu'à par l'intensité. A ce moment le prisonnier Charles Guiteau s'écrie que M. North est aussi fou que son père, et que tous les gens qui ont approché de la communauté d'Onéida ont tous de même sucé le venin des doctrines de M. North. Un autre témoin, George D. Hubbard, fermier dans le comté d'Onéida, donne aussi quelques détails sur la communauté, dont il n'était éloigné que d'un demi-mille. En 1863, il a travaillé trois mois dans l'établissement ; Charles Guiteau y était alors. Celui-ci, dit le témoin, était nerveux, emporté ; si quelque chose le contrariait, il perdait toute mesure, criait, tempêtait, et disait des mots mystérieux. Il se fourrait pendant des heures dans des coins noirs, et ne bougeait pas. Parfois, au contraire, il était d'une gâté folle. Il a dit une fois qu'il voulait devenir chef de la communauté. Il a raconté au témoin qu'il avait une tante qui avait été recluse dans la communauté, et que, quand elle avait été trouvée par son père, elle avait été fouettée avec un nerf de bœuf. Plus tard

elle avait été envoyée dans un asile d'aliénés, et finalement elle avait guéri.

N'y a-t-il pas dans tout cela, dans ce milieu où est né, où a été élevé, où a grandi Charles Guiteau, comme une atmosphère de folie. Mais ce n'est pas tout. Il est clair que la folie était dans le sang. M. Scoville lit la déposition écrite de M. J. W. Turner, du Territoire de Dakota, attestant qu'il a connu Mme Maynard et Mme Parker, toutes deux sœurs de Luther W. Guiteau, et qui toutes deux étaient aliénées.

Plusieurs experts, assure-t-on, parmi ceux institués par l'accusation, se prononceront formellement pour la folie. Cette conviction, du reste, a gagné beaucoup de terrain parmi les personnes qui ont assisté aux débats, et qui ont pu former leurs opinions *de visu*. La physiologie de l'accusé, disent ceux qui ont pu le bien voir, a une expression saisissante. Au repos, les yeux baissés, elle est profondément triste, mais insignifiante. Le teint plombé, le tour des yeux bistré, la bouche violette, ont quelque chose de morne et de fatal. Mais quand l'œil s'allume, dans les moments où l'accusé se révolte ou se récrie, le regard s'allume comme une flamme et effraye. Rien qui attire, du reste, rien qui inspire un atome de sympathie ; le rire est bestial, et jamais un sourire. Toute cette figure est un livre fermé ; on n'y lit rien, si ce n'est, de temps en temps, une ironie amère, ou une menace glaciale. Il ne regarde jamais personne en face, et il n'a pas l'air de voir ce qu'il regarde. Au physique comme au moral c'est une énigme. Au premier jour c'était simplement une figure répulsive, c'est aujourd'hui un objet de curiosité ; un peu d'émotion cependant commence à se manifester dans le public ; un pas encore dans cette voie, et bientôt peut-être l'horreur sera mêlée de pitié.

Guiteau fait parfois des observations assez piquantes. On dit que dans le cours de sa carrière très bizarre, il a fait des conférences où il prenait à partie Bob Ingersoll, l'athée qui, dans ses *lectures*, annonçait entre autres choses agréables à ses auditeurs, qu'il n'y avait pas d'enfer. Un des avocats ayant demandé à Guiteau s'il avait eu des succès dans ses conférences. " Non, dit-il, je n'avais presque pas d'auditeurs, bien que le prix d'entrée à mes séances ne fut que de 25 cents, mais je prétendais qu'il y avait un enfer et le public aimait mieux payer 50 cents et aller entendre Ingersoll, qui leur disait qu'il n'y en avait pas ! "

LA CHARITÉ

Il ne s'agit pas d'épuiser sa bourse et de verser son argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fit aimer personne. Il ne faut point être avare et dur, ni plaindre la misère qu'on peut soulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres restera toujours fermé. C'est votre temps, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner ; car, quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance qui font plus d'effet, et sont réellement plus utiles que tous les dons ; combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes ! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent ! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès ; portez les enfants au devoir, les pères à l'indulgence ; empêchez les vexations ; employez, prodiguez le crédit en faveur du faible à qui on refuse justice et que les puissants accablent. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité ; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent ; aimez les autres, et ils vous aimeront ; servez-les, et ils vous serviront ; soyez leur père et ils seront vos enfants.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

TRÈS AVANTAGEUX. — Quelques semaines encore, et nous serons dans notre nouveau magasin.

Comme le système que nous nous proposons d'adopter sera entièrement différent de celui que nous avons aujourd'hui et que nous voudrions, si c'est possible, nous débarrasser de toutes les marchandises que nous avons maintenant, afin de ne pas avoir à remarquer celles qui nous resteraient, nous avons commencé, lundi, 21 novembre, à faire sur tout notre STOCK une grande réduction générale.

Comme il y a déjà affluence, et afin d'éviter le désagrément de faire attendre les pratiques par l'encombrement, nous prions les Dames de venir de bonne heure le matin et à toutes les heures de la journée autant que possible.

DUPUIS FRÈRES,

805, RUE ST-CATHERINE,
Montréal,